



GABRIELLE
HALPERN

TOUS CENTAURES !

ÉLOGE DE L'HYBRIDATION

Le Pommier

**TOUS
CENTAURES !**

© Éditions Le Pommier/Humensis, 2019

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-1923-7

Dépôt légal – 1^{re} édition : février 2020

N° d'édition : 74651923-01

170 *bis*, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris

www.editions-lepommier.fr



GABRIELLE
HALPERN

TOUS CENTAURES !

ÉLOGE DE L'HYBRIDATION

Le Pommier

À mes parents, qui m'ont appris à aimer et à
penser la contradiction et grâce à qui je suis
devenue centaure ;

à mes deux grands-mères, Marie Lovens et
Isabella Halpern ;

à Brice ;

à tous les autres centaures.

Introduction

À tous les bâtards, tous les métis, tous les centaures, toutes les sirènes, à tous les êtres panachés, hétéroclites, bigarrés, croisés et mélangés, qui se sont toujours entendu dire qu'ils n'avaient pas ou avaient trop d'identité(s), il est grand temps de vous assurer que vous avez le droit d'exister.

Ces êtres hybrides que la société adore détester – ne sachant où les ranger ni sous quelle étiquette – sont pourtant très souvent les héros de nos légendes, de nos contes, de nos films et de nos dessins animés. Hercule, Moïse, Lancelot du lac, Batman, Spiderman, Aquaman, et tous les autres! N'est-ce pas un curieux paradoxe que d'aimer des héros aux identités multiples et contradictoires et de haïr tout ce que nous croisons d'hybride autour de nous? Oui, parce que vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais le monde qui nous entoure est hybride. Il l'est depuis toujours, mais depuis quelque temps, il l'est encore plus. Nous qui, en Occident, avons été habitués à faire rimer

TOUS CENTAURES !

pureté et unité avec sacré, nous sommes un peu décontenancés – c'est peu de le dire. Cela nous gêne et nous déstabilise; nous voudrions le refouler, le rejeter le plus loin possible, comme nous l'avons toujours fait, depuis des siècles. Mais cette fois-ci, cela ne marche plus! Toutes ces choses, tous ces êtres, tous ces lieux, toutes ces activités débarquent dans nos vies et nous n'arrivons pas à les ranger dans une catégorie ou dans une autre. Notre réalité est devenue inclassifiable, indéfinissable, inqualifiable, et en notre for intérieur nous sentons que nous avons perdu ce qui nous reliait à elle.

En fait, la crise que nous traversons n'est pas économique, sanitaire, sociale, écologique, institutionnelle, territoriale ou politique. Ce qui est en crise, avant tout, c'est notre rapport à la réalité.

Chapitre premier
Nous sommes aujourd'hui
entourés de centaures

Quand la vérité devient cubiste

L'émergence des réseaux sociaux a multiplié le nombre d'acteurs dans le débat public. Ce ne sont plus seulement les personnalités publiques traditionnelles, tels que les hommes politiques, les experts, les journalistes ou les artistes, qui s'expriment au su et au vu de tous, mais aussi des personnes jusque-là « privées », qui donnent leur point de vue. Puisque chaque événement peut être commenté, publiquement, par tout un chacun, la notion même de « personnalité publique » semble désuète et inadaptée. Tout un chacun peut témoigner sur Facebook d'une agression dans le métro ; émettre une critique sur une pièce de théâtre, un livre ou un concert sur Twitter ; s'exprimer sur la marche du monde via YouTube. Tout le monde est devenu une personnalité publique. Nous assistons à la prolifération des points de vue, chacun revendiquant sa part de légitimité. « Voici mon opinion », écrit sur les réseaux monsieur Tout-le-Monde.

TOUS CENTAURES !

Et si cette opinion n'est pas la Vérité, elle est tout de même perçue comme une forme de vérité. La vérité ne porte plus de majuscule et elle ne se conjugue plus au singulier : il y a *des* vérités. Les tableaux de Pablo Picasso, lors de sa période cubiste, montraient des personnages sous divers angles à la fois, comme s'il était impossible d'exhiber la réalité sous un seul d'entre eux et que tous étaient légitimes d'exister. Le mouvement cubiste prophétisait la multiplication et la diversification de la vérité.

Toujours est-il que cette pluralité laisse également la porte ouverte au complotisme. Nous entendons parler chaque jour de *fake news*, de vérités alternatives. L'incendie de la cathédrale Notre-Dame n'a-t-il pas été fomenté par des terroristes ? Ivanka Trump a-t-elle créé 15 millions d'emplois aux États-Unis en deux ans et demi ? Le président de la République, Emmanuel Macron, aurait-il provoqué l'attentat du marché de Noël de Strasbourg pour dévier l'attention des médias des « gilets jaunes » ? Hillary Clinton et son directeur de campagne John Podesta étaient-ils à la tête d'un réseau pédophile basé dans une pizzeria de Washington ? Pourquoi le monde ne pourrait-il pas avoir diverses facettes ?

Avec le numérique est aussi née une nouvelle forme de réalité qui se pare de qualificatifs : virtuelle, augmentée, fictionnelle... Elle crée l'illusion que des mondes parallèles nous entourent. Comme dans les

NOUS SOMMES AUJOURD'HUI ENTOURÉS DE CENTAURES

tableaux cubistes de Picasso, nous n'arrivons plus à nous contenter d'un seul angle de vue. Le réel est-il devenu ennuyeux au point qu'il ne nous suffise plus? L'aurions-nous déjà épuisé? Face à cette ressource naturelle limitée, nous nous sommes lancés dans la création d'autres mondes et dans la multiplication d'objets pour les enrichir et les densifier, comme les jeux vidéo ou les mises en situation de réalité virtuelle.

Ce sujet est étonnant et mérite que nous nous y intéressions de plus près. Il appelle mille questions. Pourquoi n'arrivons-nous pas à nous contenter de la seule réalité? Et si elle était mille fois plus riche et complexe que ce que nous en discernons? Ne nous semble-t-elle pas morne uniquement parce que nous ne savons pas la saisir telle qu'elle est? Nous la méprisons un peu, convaincus qu'elle ne dépend que de nous. Vous êtes-vous déjà demandé si ce que vous percevez existe vraiment ou ne constitue qu'une vue de votre esprit? Le temps, l'espace existent-ils en dehors de nous ou ne sont-ils que des prismes à travers lesquels nous voyons la réalité? Et si elle possédait d'autres formes qui échappent, à nos sens et à notre mode de compréhension? Si elle contenait d'autres éléments que nous ne voyons pas, ne percevons pas, ne comprenons pas, faute de *savoir* le faire ou de *vouloir* le faire? Peut-être est-elle plus fascinante que toutes les réalités virtuelles que nous pourrions

TOUS CENTAURES !

imaginer ! C'est ce qu'écrivait Cesare Pavese dans son journal *Le Métier de vivre* : « L'imagination humaine est immensément plus pauvre que la réalité »...

Ces questions sont anciennes et de nombreux philosophes s'y sont penchés par le passé. Mais aujourd'hui, le contexte est quelque peu différent. Nous sommes confrontés à un relativisme croissant, paradoxalement accompagné d'un absolutisme croissant : nous voyons beaucoup de valeurs, d'événements et d'idées mis sur un pied d'égalité, tandis que d'autres sont érigés en absolus. Les débats publics sur l'identité en fournissent un exemple frappant. S'observe de même un scepticisme ambiant, se déployant dans les domaines politique, sociétal et environnemental, qui va étrangement de pair avec une forme de dogmatisme – les débats publics sur l'écologie sont, sur ce point, éloquents. Face à ce relativisme, cet absolutisme, ce scepticisme, ce dogmatisme, s'interroger de nouveau sur notre rapport à la réalité devient crucial et s'augmente d'une signification nouvelle.

La réalité ? C'est ce monde qui nous entoure, ce monde de phénomènes, de matière, de nature. Elle est tout ce qui nous est extérieur et a son existence propre. Le monde ne dépend pas de nous ; la nature n'a pas besoin de nous pour exister. Les arbres ne nous ont pas attendus pour grandir dans les forêts, ni les fleuves et les rivières pour s'écouler. Il peut paraître

NOUS SOMMES AUJOURD'HUI ENTOURÉS DE CENTAURES

étrange de le souligner mais, au fond de nous, nous pensons souvent le contraire : nous leur avons donné un nom, nous avons mis en évidence les lois naturelles auxquelles ils obéissent et nous les pensons. S'ils existent, c'est parce que nous les avons remarqués ! Nous sommes persuadés que nous sommes les seuls animaux sur terre capables de « penser » la réalité et que l'être humain est la seule garantie de la réalité. Nous sommes intimement convaincus que l'être humain est au centre du monde, que sans nous le monde n'existerait pas. C'est de l'anthropocentrisme : la réalité existe et nous dépasse très largement.

Nos cinq sens nous fournissent beaucoup d'informations, ce sont les portes d'entrée par lesquelles la réalité s'engouffre en nous. Nous savons depuis longtemps qu'ils nous trompent et qu'ils sont limités. Nous voyons le Soleil se mouvoir dans le ciel, alors que c'est la Terre qui tourne sur elle-même et autour de lui... L'être humain a remédié tant bien que mal à ces illusions d'optique en fabriquant des outils propres à « augmenter » ses sens et à repousser leurs limites. Télescope, stéthoscope, boussole et capteurs sont autant de moyens pour saisir au mieux les informations du monde. Pour le reste, une fois que nos cinq sens ont apporté leur perception de la réalité, tout reste encore à faire, puisque notre cerveau doit encore traiter ces informations, comme lorsque nous vidons nos sacs au retour des commissions :

TOUS CENTAURES !

nous prenons chaque objet pour le ranger à la bonne place dans le réfrigérateur, un placard ou des bocaux. Notre cerveau n'est pas loin de procéder de la même manière. Identification des informations, rapprochement de ces données avec d'autres plus anciennes, tri de chacune selon des catégories. La réalité entre ainsi en nous et nous procédons par associations pour la classer dans nos tiroirs et armoires intérieurs. Cela étant, nous savons depuis quelque temps que notre cerveau présente les mêmes travers que nos sens : lui aussi est un peu limité, lui aussi peut nous tromper. Ce phénomène est appelé «biais cognitif». Notre cerveau nous fait accorder une certaine importance à telle ou telle autre information, parce qu'il y a déjà été confronté ou parce qu'elle ressemble à une information dont il vient de prendre connaissance.

Le propos de cet essai n'est pas de revenir sur ces biais cognitifs, déjà bien identifiés. Il ne s'agit pas non plus d'accuser nos sens ni notre cerveau dans leurs limites «naturelles», mais plutôt d'émettre une hypothèse : et si nous ne percevions pas toute la réalité, précisément parce qu'une partie de celle-là nous dérange ? Parce qu'elle nous met mal à l'aise, nous remet trop en question ou nous angoisse ? Dans ce cas, nous ne serions pas dans une limite naturelle d'accès à la réalité, mais dans un problème plus profond, plus sournois. Comme si nous jetions ce que nous avons acheté parce que c'est trop encombrant.

NOUS SOMMES AUJOURD'HUI ENTOURÉS DE CENTAURES

Plutôt que d'inventer de nouveaux espaces de rangement, nous préférons nous passer de tout ce qui ne trouve pas sa place sur l'étagère.

Nous pouvons mettre ce comportement sur le compte de la paresse... ou sur celui d'un refoulement. Prenons l'exemple des gares : jusqu'à présent, elles servaient à faire circuler des trains. Une gare n'avait qu'un rôle ferroviaire. Aujourd'hui, on peut également y faire ses courses, du sport, des analyses de sang, déjeuner ou aller voir un film sans forcément prendre un train. Est-ce encore une gare ? Cela oblige à la réflexion ; non, ce n'est plus vraiment une gare, c'est devenu autre chose et nécessite peut-être une nouvelle appellation. Certains ne souhaitent pas y réfléchir par paresse, d'autres par refus de voir un objet traditionnel se transformer en autre chose. Cela prend du temps de fabriquer une nouvelle notion collective. Sans compter que fabriquer une catégorie sur mesure pour une chose unique peut sembler un peu absurde et inutilement long : la proportion effort *versus* bénéfice ne semble pas tourner à l'avantage de la fabrication d'une catégorie inédite. Et puis, quelle idée d'inventer des choses qui ne sont pas classables dans des catégories classiques ! Ne peuvent-ils pas être comme tout le monde, ces objets ? Cela ne serait-il pas plus simple de les remodeler un peu pour qu'ils ressemblent à ceux que l'on a déjà triés ? Ne peut-on pas les découper, les déformer, les entailler un peu,

TOUS CENTAURES !

pour qu'ils entrent, comme tous les autres, dans les tiroirs? Cela vaut-il vraiment la peine de tout bouleverser pour quelques gares anormales? Mieux vaut s'en passer!

Bref, toutes les excuses sont bonnes. C'est exactement la même chose pour ce qui touche à notre rapport à la réalité. Pourquoi complexifier les choses, alors que l'on pourrait faire simple et efficace? Pourquoi perdre du temps pour si peu? Et puis, si ces choses n'entrent pas dans nos cases, n'est-ce pas la preuve qu'elles sont inutiles? Si elles servaient vraiment à quelque chose, elles auraient trouvé leur place naturellement, non? Cela ressemble à la fable *Le Renard et les Raisins* de La Fontaine¹ :

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

De même que le renard, nous rejetons toutes les choses incasables du réel, afin d'éviter d'avoir à

1. La Fontaine (de) Jean, *Fables*, Paris, Le Livre de Poche, 2002.

Table des matières

Introduction.....	9
Chapitre premier – Nous sommes aujourd’hui entourés de centaures	11
Chapitre II – Les centaures : notre angle mort?..	47
Chapitre III – Après l’indifférence et le refoulement, le rejet et la tentative d’élimination	67
Chapitre IV – Malaise dans la société : la revanche des centaures	97
Chapitre V – Apprivoiser les centaures	133
Épilogue – Le XXI ^e siècle : pur-sang ou centaures?	167
Brève bibliographie.....	171
Remerciements	175

Cet ouvrage a été mis en pages par IGS-CP (16).